



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE

EAE HIS 3

SESSION 2018

AGREGATION CONCOURS EXTERNE

Section : HISTOIRE

EXPLICATION DE TEXTES

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela le (la) conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il lui est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de porter quelque signe d'identification que ce soit.*

Tournez la page S.V.P.

A

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAE	1000B	103	0368

* *Rappel de la question d'histoire moderne inscrite au programme : « Sciences, techniques, pouvoirs et sociétés du XVI^e siècle au XVIII^e siècle (période de la Révolution française exclue) en Angleterre, France, Pays-Bas/Provinces unies et Péninsule italienne ».*

ÉLOGE D'HERMAN BOERHAAVE DEVANT L'ACADEMIE DES SCIENCES*

Herman Boerhaave naquit le dernier de décembre 1668 à Voorhout, près de Leyde, de Jacques Boerhaave, pasteur de ce petit village, et d'Agar Paalder. Sa famille était originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, et d'une fortune très médiocre. Dès l'âge de cinq ans, il perdit sa mère, qui laissait encore trois autres enfants. Un an après le père se remaria, et six
5 nouveaux enfants augmentèrent sa famille. Heureux les pays où le luxe et des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre ! [...]

Le père, et par un amour naturel, et par une économie nécessaire, était le précepteur des garçons aussi longtemps qu'il pouvait l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, et il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne
10 prenait pas un plus grand vol. Il lui avait déjà appris à l'âge de onze ans beaucoup de latin, de grec, de belles-lettres, et dans le même temps qu'il lui formait l'esprit, il avait soin de lui fortifier le corps par quelque exercice modéré d'agriculture ; car il fallait que la bonne éducation coûtât peu.

Cependant, vers l'âge de quatorze ans, le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcère
15 malin à la cuisse gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans et du mal et des remèdes : enfin, après avoir épuisé tout l'art des médecins et des chirurgiens, il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avait dissous du sel, et il se guérit lui-même ; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendait.

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses études. Il avait par son goût
20 naturel trop d'envie de savoir, et il en avait trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à quatorze ans dans les écoles publiques de Leyde, il passait rapidement d'une classe dans une plus élevée, et partout il enlevait tous les prix. Il n'avait que quinze ans quand la mort de son père le laissa sans secours, sans conseil, sans bien.

25 Quoique dans ses études il n'eût pour dernier et principal objet que la théologie, il s'était permis des écarts assez considérables vers une autre science extrêmement différente, vers la géométrie, qu'il aurait presque dû ne connaître que de nom. [...] Heureusement, ce fut-là pour lui, après la mort de son père, une ressource qu'il n'avait pas prévue. Il trouva moyen de subsister à Leyde, et d'y continuer ses études de théologie en enseignant les mathématiques à de jeunes gens de condition.

30 D'un autre côté, la maladie dont il s'était guéri, lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la médecine, et il entreprit d'étudier les principaux auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive et passionnée. Il ne suivit point les professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des leçons du fameux Drelincourt¹, mais il s'attacha aux dissections publiques, et en fit souvent d'animaux en son particulier. Il n'avait
35 besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, et qu'on ne sait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui ; tout le reste, il se l'apprenait lui-même en lisant. [...]

Il fut reçu docteur en médecine l'an 1693, âgé de vingt-cinq ans, et ne discontinua pas ses leçons de mathématique, dont il avait besoin en attendant les malades qui ne viennent pas sitôt. Quand ils commencèrent à venir, il mit en livres tout ce qu'il pouvait épargner [...]. Par
40 la même raison qu'il se faisait peu à peu une bibliothèque, il se fit aussi un laboratoire de chimie ; et quoiqu'il ne pût pas se donner un jardin, il étudia beaucoup la botanique. [...]

Devenu professeur public, il fit encore chez lui des cours particuliers, qui sont et plus instructifs, et plus fréquentés, et, pour tout dire, plus utiles au maître. Le succès de ses leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devait passer ailleurs, les curateurs de l'université de
45 Leyde lui augmentèrent considérablement ses appointements, à condition qu'il ne les quitterait point. Leur sage économie savait calculer ce qu'il valait à leur ville par le grand nombre de ses écoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivants furent rapides. On lui donna encore deux places de professeur, l'une en botanique, l'autre en chimie ; et les honneurs qui
50 ne sont que des honneurs, comme les rectorats, ne lui furent pas épargnés.

Ses fonctions, multipliées autant qu'elles pouvaient l'être, attirèrent à Leyde un concours d'étrangers qui aurait presque suffi pour enrichir la ville, et assurément les magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un

¹ Charles Drelincourt (dit « le Jeune »), fils du pasteur Charles Drelincourt, né à Paris en 1633, mort à Leyde en mai 1697. Docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin des armées commandées par le maréchal de Turenne en Flandre, devenu médecin ordinaire du roi en 1663, il quitta la France en 1668 pour occuper la chaire de médecine à l'université de Leyde, puis la première chaire d'anatomie dans cette même université à partir de 1670.

pareil professeur. Tous les États de l'Europe lui fournissaient des disciples, l'Allemagne
55 principalement, et même l'Angleterre, toute fière qu'elle est, et avec justice, de l'état
florissant où les sciences sont chez elle. Quoique le lieu où il tenait chez lui ses cours
particuliers de médecine ou de chimie fût assez grand, souvent pour plus de sûreté, on s'y
faisait garder une place, comme nous faisons ici aux spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les siècles où les établissements publics, destinés aux
60 faibles sciences d'alors, étaient fort rares, on se soit rendu de tous les pays de l'Europe auprès
d'un docteur devenu célèbre, que quelquefois même on l'ait suivi jusque dans des solitudes,
lorsqu'il était chassé des villes par la jalousie, et la rage de ses rivaux. Mais aujourd'hui que
tout est plein de collèges, d'universités, d'académies, de maîtres particuliers, de livres qui
sont des maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa patrie pour étudier en
65 quelque genre que ce soit ? Trouvera-t-on ailleurs un maître si supérieur à ceux que l'on avait
chez soi ? [...] Il n'est guère possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talents
rares et singuliers d'un professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des systèmes nouveaux ; mais il le sera à posséder
parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa science, à porter de la lumière partout où les auteurs
70 originaux auront, selon leur coutume, laissé beaucoup d'obscurité, à rectifier leurs erreurs,
toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables ; enfin à refondre toute la
science, si on peut espérer, comme on le peut presque toujours, qu'elle sera plus aisée à saisir
sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait M. Boerhaave sur la chimie, dans les deux
volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déjà tirée de ces ténèbres
75 mystérieuses où elle se retranchait anciennement, et d'où elle se portait pour une science
unique, qui dédaignait toute communication avec les autres, il semblait qu'elle ne se rangeait
pas bien encore sous les lois générales de la physique, et qu'elle prétendait conserver
quelques droits et quelques privilèges particuliers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être
qu'une simple physique, claire et intelligible. [...]

80 Il avait trois chaires de professeur, et les remplissait toutes trois de la même manière.
Il publia, en 1707, ses *Institutiones medicæ* [*Institutions médicales*] et, en 1708, ses *Aphorismi
de cognoscendis et curandis morbis* [*Aphorismes sur la connaissance et le traitement des
maladies*]. Nous ne parlons que des premières éditions, qui ont toujours été suivies de
plusieurs autres. Ces deux ouvrages, et principalement les *Institutiones*, sont fort estimés de
85 ceux qui sont en droit d'en juger ; il s'y propose d'imiter Hippocrate. À son exemple, il ne se
fonde jamais que sur l'expérience bien avérée, et laisse à part tous les systèmes qui peuvent
n'être que d'ingénieuses productions de l'esprit humain, désavouées par la nature. [...]

En 1731, l'Académie des sciences choisit M. Boerhaave pour être l'un de ses associés étrangers, et quelque temps après il fut aussi membre de la Société royale de Londres. Nous
90 pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre. [...]

Il eut trois grandes et cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727 ; et enfin la dernière qui l'emporta le 23 septembre 1738.

M. Schultens, qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort, atteste qu'il le
95 trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentiments non seulement de soumission, mais d'amour pour tout ce qui lui venait de la main de Dieu. [...]

Source : M. Bernard Le Bovier de Fontenelle, « Éloge de M. Boerhaave », *Histoire de l'Académie royale des sciences avec les mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année tirés des Registres de cette Académie*, Paris, Imprimerie royale, 1738, p. 105-116.